

de vouloir retrouver quelque vérité dans ces fictions, en transformant en mois ou en jours les années que ces peuples accumulent par milliers, par myriades, par millions, à l'entrée de leurs annales. L'unique fait à retenir est qu'à l'envi l'un de l'autre, ils se sont efforcés de reculer leurs origines dans la plus profonde nuit des siècles, et qu'en remplissant cette tâche, ils sont retombés presque tous dans une sorte de canevas commun, dont les données les plus ordinaires sont une division des temps en quatre âges, une succession de trois dynasties, celles des dieux, des demi-dieux et des hommes, certaines combinaisons ou progressions de nombres, des périodes de six mille ans, de vingt-quatre mille, de soixante-douze mille, et surtout de quatre cent trente-deux mille, immenses espaces qu'ils laissaient presque entièrement vides même de fictions et de nomenclatures. Nous ne saurions entrevoir, dans ces vains amas de chiffres, aucune image, aucuns linéaments de l'histoire; ce n'est pas même encore de la mythologie proprement dite. L'imagination orientale n'a jamais pu être assez féconde pour peupler et animer tant de siècles. Celle des physiciens modernes s'est exercée sur la formation du globe, sur ses développements, sur les métamorphoses qu'il a dû subir avant de prendre ses formes actuelles. De leur côté, les antiquaires ont recherché dans les monuments l'ordre des signes zodiacaux, et en rapprochant ces figures du calcul de la précession des équinoxes, ils ont cru découvrir les indices d'une antiquité déjà très-haute, au moment où les douze constellations ont reçu les noms qu'elles ont continué de porter. Écartons tous ces systèmes, et ne craignons pas de dire que la science